

Datong

par Maryse Parant

Comment expliquer ce que fut mon séjour à Datong, tant le sublime que le moins agréable ? Il aurait fallu que mes yeux soient des caméras ; mes oreilles, des enregistreuses, et repasser le tout en temps réel ! Vivre le temps à la Chinoise, c'est si différent de ce que je connais ; c'est, en soi, l'expérience la plus ardue et la plus marquante.

Quand il donne des conférences, Quan-Lai explique à son auditoire qu'à Yale les conférenciers ne disposent que d'une heure et demie pour parler. Tout le monde rit et sait très bien que ça n'a aucun sens...

En effet, en une heure et demie, le Chinois s'est à peine raclé la gorge et l'introduction de son propos n'entrerait même pas dans les quatre-vingt-dix minutes allouées. C'est donc un supplice pour moi que d'accompagner Quan-Lai à ses conférences — on m'assoit sur le podium à ses côtés, les Chinois étant cérémonieux jusqu'à l'exagération. Ce sont des heures et des heures où je suis immobile, devant des centaines d'yeux intenses, attentifs à l'étrangère que je suis.

Ce fut ainsi à Xi'an. Ce fut de même à Datong. Ce n'est pas particulier à Quan-Lai que de faire de longs détours verbaux, c'est plutôt la façon d'être des lettrés en Chine, qui marquent ainsi leur différence par rapport aux militaires et aux simples sujets ; un art qu'ils ont raffiné avec soin durant des millénaires. Si les premiers jours, en général, je tiens le coup, au bout du quatrième je n'en peux plus, ni de ces discours in-

terminables, ni de ces lunchs qui n'en finissent pas de finir, ni de cette surabondance cérémonielle dont nous faisons l'objet. Après un certain temps, c'est long, c'est long, c'est long.

Le temps a une valeur différente, c'est le moins que je puisse en dire. À titre d'exemple, mardi dernier près de Datong, sur le bord de la route, j'ai acheté à un petit garçon à la mine famélique, une vieille pièce de monnaie qu'il insistait pour me vendre. J'ai donné au gamin un billet de deux yuans (environ 40 sous). Dans la voiture, Quan-Lai et ses amis ont examiné attentivement la pièce et m'ont dit, vraiment navrés, que je m'étais fait rouler : la pièce n'est pas si vieille que ça. Elle n'a pas plus de 200 ans. Bon, que voulez-vous que j'y fasse.

Dans notre rapport à la Grande Horloge, on n'est pas du tout sur le même plan. Personne n'est jamais prêt à l'heure. Ça prend une éternité juste pour assigner les places à table ou dans la voiture. Quand on se dit au revoir, on sait qu'on en a encore entre une heure ou deux (pas de blague ; c'est testé, dûment chronométré) à continuer à se dire au revoir. Rien ne s'énonce en moins de trente minutes, et surtout pas un « merci ».

Nous avons été, en permanence, escortés (tous nos besoins ont été pris en charge, à tel point que nous avons protesté contre cette générosité parfois étouffante) car tout Datong est flattée que Quan-Lai ait été prisonnier entre ses murs ...

Au moins vingt représentants de divers ministères, paliers gouvernementaux, sans oublier l'armée, étaient là ... Y compris un des hommes qui a le plus battu Quan-Lai, à lui en briser les côtes, et qui a trouvé le moyen de se faire inclure dans le groupe d'hôtes

honorés de l'avoir connu dans son jeune temps ... Un Chinois, quoi qu'il arrive, ne fait jamais perdre la face à un autre Chinois et c'est discrètement que Quan-Lai a demandé à l'homme (M. Fu) pourquoi. Celui-ci, comme tous les Chinois dans l'embarras, a émis un petit rire et a dit : « Mais c'était l'époque ».

Ce Monsieur en a tabassé plus d'un et, le lendemain, alors qu'il n'était plus avec nous, les cœurs se sont vidés ... Pas seulement celui de Quan-Lai, mais celui de ses compagnons d'alors, qui ont connu les mêmes tortures et le même bourreau. On voit que les Chinois n'ont pas l'habitude de parler de ces choses. Et ce n'est que sous l'influence de l'entrain qui anime Quan-Lai que les langues se sont déliées et que les récits se sont déployés dans leurs horribles détails. Des gens qui se côtoient pourtant tous les jours à Datong se confiaient devant nous les brutalités dont ils avaient été victimes, violence commise par des citoyens qu'ils voient quotidiennement, aujourd'hui voisins ou collègues de travail. C'est ce que j'ai de la difficulté à comprendre. Ce non-besoin de représailles immédiates, de vengeance, là, sur-le-champ. De règlement de compte. Au moins d'exprimer ce qui pèse, ce qui détruit, ce qui brise. Mais peut-être, encore là, est-ce la notion du temps qui diffère. Une sorte de patience, largement étirée, que nous ne connaissons pas, nous qui sommes souvent guidés par l'impétuosité ou du moins le sens de l'immédiateté.

Quan-Lai agissait en véritable « animateur », semant aux alentours le besoin irrésistible qu'il a – si peu Chinois, il faut l'admettre – de dire ce qu'il en est de cette misère, de cette souffrance. Et timidement, de sourire en sourire (parce que les Chinois, quand ils sont mal à l'aise ou devant la nouveauté ou bien en

état de surprise, sourient comme pour donner le temps à ce qui les embarrasse de disparaître), les gens s'ouvraient, mêlaient leurs récits à celui de Quan-Lai, jusqu'à ce que tous soient d'accord pour avouer que ces longues années de persécutions ne peuvent tout simplement être tassées du revers de la main. Du moins doivent-elles servir dans l'art et la conscience.

Nous avons retrouvé certains endroits, dans les très vieux quartiers de la ville, que Quan-Lai a connus et qui n'ont pas été détruits par le temps. Nous avons refait ses trajets. De vieilles gens sortaient des maisons délabrées et allaient à sa rencontre. J'ai vu le taudis où il a composé sa première cantate. Un « trou » entouré de débris, collé aux remparts de la ville où les Japonais avaient placé leurs garnisons dans les années 40, tirant des boulets sur tout. Le quartier est une ruine et n'a jamais été réparé. Des milliers de gens vivent encore dans ce coin qui a l'air d'avoir été bombardé hier. Aucun égout. Pas d'eau. La merde humaine directement dans les sombres allées.

La ville en entier semble un immense dépotoir que la présence du charbon rend irrespirable. Les odeurs sont fécondes tout comme une panoplie d'insectes. Les gens vivent véritablement les uns sur les autres et donc trouvent dans la rue un peu d'espace pour s'étirer. La ville, même très tard, est animée de milliers de gens qui ne rentreront qu'à la dernière minute se coucher. Ils sont accroupis, en groupe, parfois directement dans la circulation, faite en grande partie de chariots et de mules transportant le charbon et guidés par des hommes dont plusieurs portent encore de vieux habits Mao en loques. Ils jouent aux cartes ou cuisinent dehors le long des allées.

Mais je vais commencer par le début. Le train nous a laissés à Datong lundi matin à l'aube et, sur le quai, un attroupement déjà nous attendait. Nos bagages laissés à l'hôtel gouvernemental, nous voilà en voiture filant vers les temples de Yungang, creusés dans le roc. Des grottes immenses, ciselées, contenant des sculptures extraordinaires et étonnamment bien conservées. Il y a cinquante grottes contenant 50 000 sculptures.

Datong a été de tous temps un endroit militairement stratégique (mais quel endroit de la Chine ne l'est pas ?), d'où ses remparts de terre jaune et la présence de la Grande muraille à ses portes. Partout en Chine, l'on considère encore les cinq montagnes au sud de Datong comme des montagnes saintes, aux capacités protectrices. Aujourd'hui, la ville produit le tiers du charbon utilisé dans le pays. Elle est dominée par le charbon. Il enduit tous les immeubles. On le voit empilé en blocs grossiers à chaque mètre. Le sol lui-même est du charbon. On n'a qu'à se pencher pour en ramener chez soi. L'air est noir. Les gens et les reliques aussi ...

Parce que nous étions accompagnés d'un membre influent du gouvernement, les barrières qui gardent les visiteurs à l'extérieur des grottes nous ont été ouvertes et nous avons pu y pénétrer, toucher les murs et leurs sculptures, nous enfoncer dans les passages creusés dans les montagnes. Quand on dit qu'il a fallu un siècle et des milliers d'hommes pour construire ces caves, je le crois. La minutie est remarquable et c'est certainement un des endroits les plus étonnants qu'il m'ait été donné de voir. Pour s'y rendre (à une heure de voiture de Datong), il nous faut passer par des routes sinueuses ouvrant sur le désert et de gigan-

tesques falaises qu'une lame parfaite aurait tranché d'un coup sur la longueur.

Plus tard, en début de soirée, nous avons marché sur les remparts mêmes de la ville, construits au début de la Dynastie des Ming. Nous avons trouvé l'ouverture derrière les taudis qui y sont appuyés. Les enfants du quartier nous ont aidés à y grimper. Les traces de la machine de guerre japonaise y sont encore. Et le rempart est démoli à bien des endroits. Les enfants des environs qui n'ont pas d'endroit où jouer y passent le plus clair de leur temps. Nous y avons une vue exceptionnelle sur l'air carbonisé ceinturant Datong et ses taudis.

Quan-Lai en a profité pour revoir les lieux de sa jeunesse, là où la révolution culturelle l'a le plus malmené. Une fois libéré de prison, il n'avait toujours pas la permission de quitter Datong et devait se rapporter aux postes de garde maoïstes. Sans travail, car toujours considéré comme un élément indésirable, il a vécu dans les taudis très longtemps, composant en secret. J'ai rencontré l'homme qui, au péril de sa vie ou du moins de sa liberté, cachait les feuilles de composition de Quan-Lai et les livres dont il avait besoin (posséder un livre autre que les œuvres de Mao ou de Lénine était passible d'emprisonnement).

On me dit que, même à l'époque, Quan-Lai se distinguait par son tempérament prompt, sa nature colérique et rebelle. Tous étaient certains qu'il irait loin, si on ne le tuait pas. La Chine a ainsi perdu des milliers de grands artistes, d'hommes de sciences, de techniciens, de professeurs.

Il fallait absolument, me dit-on, avoir une « tête de cochon » comme celle de Quan-Lai pour résister comme il l'a fait. Sa musique et ses idées étaient véri-

tablement une cible à détruire et beaucoup s'y employaient presque à plein temps. Il dit qu'il a vécu ses pires moments de peur ici. À un certain moment, malgré l'extrême générosité des gens qui nous recevaient, il s'est fâché et s'est mis à les critiquer. J'étais choquée par sa dureté envers des amis qui venaient de tant faire pour nous. Il leur a dit que leurs écoles enseignaient encore des stupidités, que leurs élèves étaient ignorants, qu'ils ne connaissaient rien à la musique et que Datong n'avait d'autre culture aujourd'hui que celle du disco et du karaoké. J'ai demandé aux gens s'ils étaient froissés. Ils m'ont dit non : « On aime tellement ça quand il est en colère. » Et en effet, ils admiraient son ton raide et autoritaire d'un air ébahi, heureux ; satisfaits sans doute de voir qu'il était resté le même homme.

J'appréhendais l'instant où Quan-Lai allait revoir les lieux et les gens rattachés à cette mémoire à vif qui le tient. Je me demandais aussi comment, moi l'étrangère, j'allais me fixer dans ce cadre auquel j'appartiens si peu. Pour Quan-Lai, la joie des visages autrefois familiers, l'accueil, l'excitation de reconnaître des détails liés à des noms, des incidents, a enveloppé les retrouvailles de rires et d'anecdotes ramenées par les voisins, par tous ceux qui se souviennent et c'est dans une émotion pleine de tendresse que les choses se sont passées.

Tout le monde nous invitait. Je suis allée dans les coins noirs de Datong, des secteurs sordides, où une population entière, enserrée dans l'étau d'une misère indescriptible, vivote. Je ne me sentais pas mal à l'aise. Les gens étaient immensément cordiaux, surtout avec moi, une étrangère qui s'aventurait si loin dans les entrailles putréfiées de la ville. J'ai compris que le

plus énorme mensonge du gouvernement actuel, et qu'il clame sur toutes les tribunes internationales, c'est de prétendre éliminer en entier la pauvreté sur tout le territoire chinois d'ici l'an 2000. Seigneur, c'est dans 4 mois !

La misère dans les campagnes est de nature différente. Les paysans sont archi pauvres également, mais ils ont, comme tous les paysans du monde, l'espace dont ne bénéficient pas les gens entassés dans les villes et voués ici à vivre dans leurs propres excréments. Les villageois ont un autre problème, celui de l'isolement. Nul endroit pour se procurer quoi que ce soit. Pas d'école. Pas de présence médicale et très peu d'eau. Les villageois vivent avec leurs animaux, surtout des moutons qui sont menés par les bergers plus haut dans les montagnes. Quand je dis qu'ils vivent avec leurs animaux, c'est qu'il y a des moutons dans la maison. Dans un coin du village, contenant une trentaine de grottes et d'habitations de terre, il y a un trou où vont les excréments des humains et des animaux. C'est donc plus sain qu'en ville. Sauf quand le vent souffle.

En route vers les temples perchés, suspendus à mi-chemin sur la paroi des falaises comme à Hengshan, j'ai vu des villages étonnants, dont les habitations sont des grottes creusées dans le roc, ce qui conserve la fraîcheur durant l'été. Ces villages sont difficilement décelables dans le paysage rocailleux. On les confond avec le panorama puisqu'ils sont de la même matière.

Nous nous sommes arrêtés dans l'un d'eux et une dame m'a prise par la main pour me faire entrer chez elle (elle injurait les Chinois qui m'accompagnaient, dont Quan-Lai... les traitant de

« bourgeois de l'État »). Je ne pensais jamais voir l'intérieur d'une de ces maisons. La pièce principale est occupée à moitié par le légendaire *kang*, dont parlent tous les récits que j'ai lus sur la Chine ancienne. Je n'ai jamais rêvé de m'asseoir sur l'un d'eux encore en usage. Il s'agit en fait d'une boîte mur à mur (sur trois côtés) faite de briques et qui s'avance jusqu'au centre de l'unique pièce de la maison. L'hiver on chauffe l'intérieur avec du charbon et tous les membres de la famille dorment dessus, grands-parents, parents, enfants. C'est l'endroit le plus confortable de la maison et l'invité est toujours guidé vers le *kang*.

Un peu plus loin, l'expédition « sportive » allait commencer. Il y a une gigantesque montagne à gravir pour atteindre le temple tout en haut. Il y a d'un côté un vieux téléphérique tout rafistolé que je ne veux pas prendre, craintive... Je vois au loin des paysans promener leurs mulets et monter des charges vers le sommet. Oui, ils vont m'emmener, ainsi que deux d'entre nous (on ne veut pas me confier seule aux mains des paysans). Mais je n'avais pas bien vu, avant de prendre ma décision, l'étroitesse des sentiers, ni la profondeur des précipices, ni la taille des parois rocheuses... Seigneur que j'ai prié pour que la mule sache où poser le pied ! J'imaginai pouvoir prendre des photos. Quelle bêtise. Je me cramponnai à la mule à deux mains.

Les guides marchaient devant. On les sait épuisés, maigres. Je croyais, une fois rendue en haut, avoir vécu le pire, mais il fallait redescendre... Des pentes tellement abruptes donnant sur le vide, que la mule dérapait, il fallait pour contrebalancer envoyer tout son poids derrière. J'avais l'impression de vivre un film d'aventures qui allait mal finir ! Mais une fois en bas,

j'étais fière et emballée. J'ai tapoté ma mule (plutôt maigrichonne) et mon guide m'a fait un sourire radieux (en acceptant mes sous). Ce fut également une expérience fort agréable que d'aller dans les plaines à la recherche des vestiges de la Grande Muraille. Cette partie du mur fut construite à la frontière de la province de Shanxi et de la Mongolie Intérieure. Le mur a quasi disparu. Il n'en reste que des petits bouts perdus ça et là dans les steppes et le désert. Les villageois mongols, pleins de sourires, en nous voyant arriver, se précipitaient à notre rencontre.

Chaque soir à Datong, nous étions les invités d'honneur d'un groupe d'officiels. Cela veut dire manger des heures durant. Des plats qui continuent d'arriver même quand on n'a plus faim depuis longtemps, et surtout l'obligation de goûter à tout. Partout en Chine, la meilleure nourriture est toujours celle du « peuple », celle qui est simple et qui conserve la saveur initiale de l'aliment. Les Chinois riches, qui ne connaissent l'abondance que depuis peu, ont développé une cuisine très huileuse, contenant trop d'ingrédients, noyée dans des sauces, des décorations, des condiments qui empêchent de savoir ce qu'on mange exactement. Je préfère – et j'étonne toujours mes hôtes qui font des efforts inouïs pour me présenter les plats les plus élaborés que l'on puisse imaginer – les nouilles, les galettes, les plats d'herbes ou d'aubergine avec seulement de l'ail, le tofu, ou les sortes de hachis à base de pommes de terre. Le reste, d'après moi, n'est cuisiné que pour épater la galerie et a le défaut de vouloir tout inclure.

Mais ce que j'aime beaucoup dans le repas chinois, c'est de tous manger dans les mêmes plats, de partager. Tout est empilé au centre où chacun pige

pêle-mêle. Quand, à Beijing, il m'arrive de me retrouver dans un resto occidental et que je vois le serveur m'apporter mon assiette « à moi », je me mets à me sentir seule et à me considérer impolie, égoïste... Il y a une interaction fondamentale dans cet art de manger chinois où tout est mis en commun. Manger ensemble est le signe de l'amitié, des liens, de l'inclusion, de l'acceptation. Rien ne se conclut, ne se discute hors de table. Et les Chinois trinquent – avec leur thé, l'eau ou la bière – continuellement, à chaque deux bouchées, sans omettre de faire un discours.

Le fait de manger avec des baguettes constitue aussi une façon d'allonger la rencontre. Petites bouchées par-ci par-là, pigeant dans le poisson, les légumes, les pieds de cochon (il faut arracher la viande avec ses baguettes ou sucer le morceau contenant l'os et cracher l'os ou l'arête sur la table ou par terre. Surtout ne pas le sortir de sa bouche avec ses doigts, c'est grossier, ni le mettre dans son bol).

Au début d'un repas, les serveurs apportent de grandes serviettes bouillantes. On ne se contente pas de se laver les mains, on se lave aussi le visage, le cou, les bras. C'est drôle de voir tous ces gens à table presque prendre un bain.

Si on fume une cigarette, il faut faire passer le paquet autour de la table. Si on veut du thé, il faut remplir les petites tasses de tous les autres avant de s'en verser. Si on va aux toilettes, dans mon cas, je dois demander à toutes les autres femmes présentes si elles veulent y aller aussi. Le summum de la grossièreté, c'est de faire quelque chose seul, de son côté. Parce que nous étions leurs invités, les gens arrivaient dans notre chambre d'hôtel à des heures incongrues, sept heures du matin, dix heures du soir, sans s'annoncer. Je me

suis souvent sentie envahie, agressée, mais, dans l'optique chinoise, cette familiarité sociale est de mise et on ne peut indiquer aux autres que l'on est fatigué ou que leur présence, toujours en grand nombre, dérange ou que l'on a autre chose à faire. Ce serait leur faire un affront épouvantable, impardonnable. En fait, je les soupçonne d'être fatigués aussi, mais ils se sont justement déplacés dans ces conditions pour exprimer leur amitié.

Et les gens ne font pas que passer, ils s'installent... J'ai appris à sourire, à les accueillir et à mettre de côté mes contrariétés bien légères. Pourtant, tout finit par se faire. Mais autrement, sur un autre rythme. Je m'étais apporté une pleine valise de boulot auquel je n'ai pu toucher. Chez nous, quand on dit le mot « travail », on prononce quelque chose de sacré. Ce n'est pas le cas ici. De toute façon, les Chinois ont cette ferme tendance à décider pour l'autre ce qu'ils considèrent être bon pour lui. Et mon travail n'était pas dans leur visée.

Avant notre départ, nous avons été reçus par un homme et toute sa famille. Enfant, il a connu Quan-Lai alors que ce dernier était confiné à un de ces villages de grottes et de terre qui peuplent Shanxi. Fils d'une famille excessivement pauvre, il tenait à remercier Quan-Lai qui avait dit aux autorités maoïstes de l'époque d'envoyer ce gamin à l'école car il avait du talent. Aujourd'hui, il dirige une section du ministère provincial de la Culture et, ayant entendu dire que Quan-Lai était de passage à Datong, il s'est précipité pour nous inviter. Sa femme a dû travailler une journée entière pour cuisiner tout ce qu'il y avait à manger et elle s'est fait aider par trois voisines qui ne cessaient

d'apporter de nouveaux plats. La rencontre a été chaleureuse et nous avons reçu plein de cadeaux, dont une demi-douzaine d'énormes melons de plusieurs kilos chacun, à rapporter dans le train à Beijing...

Nous avons eu la chance d'avoir des couchettes pour aller à Datong. Au retour, moins de veine, il n'y avait de disponible que des sièges « durs »... Une fois installés dans le train, nous avons regardé par la fenêtre. Il y avait tout un groupe de gens sur le quai qui ne se lassaient pas de nous envoyer la main et de nous crier de revenir bientôt.